TOURCOING, Atelier Lyrique : 17 – 21 mai 2019. ROSSINI : L’occasione fa il ladro

TOURCOING, Atelier Lyrique : 17 – 21 mai 2019. ROSSINI : L’occasione fa il ladro. L’occasion fait le larron… A 20 ans, Rossini compose 5 farces lyriques (burletta, burla ou encore burlettina) en 1812 pour la scène vénitienne, le théâtre San Moisè : ainsi naissent La Cambiale di matrimonio, L’Inganno felice, La Scala di seta, Il Signor Bruschino et **L’Occasione fa il ladro**. Ces petits opéras miniature sont joués comme intermèdes entre les actes d’un opéra seria.
Génie précoce, réformateur audacieux, insolent, Rossini cultive ce qui relance toujours la tension et les surprises du drame : quiproquos, travestissements, échanges d’identité, féminisme avant l’heure (Bérénice chante ici sa détermination comme plus tard Rosina, habile à réussir son émancipation…). Et sur le plan de l’écriture, ivresse des mélodies, virtuosité vocale et bau chant… car Rossini demeure le maître des élégances, y compris dans le registre comique, déluré, délirant.

Parmenione / Berenice
USURPATEURS, OPPORTUNS & DÉLURÉS



L'HISTOIRE : Avec son serviteur Martino, Don Parmenione part à la recherche de la sœur d'un de ses amis ; les deux complices fuient une tempête et se réfugient dans une auberge. Ils y rencontre le jeune Comte Alberto, sur la route pour épouser sa future femme (Bérénice), jamais vue. Par mégarde, les deux compères prennent la valise d'Albert dans laquelle se trouve un portrait… serait ce la fameuse qu'ils recherchent ? Alors Parmenione prend l'identité d'Alberto et se passe comme tel vis à vis de la belle Bérénice à Naples… qui entre temps, méfiante devant son mariage arrangé, a demandé à sa servante, Ernestina, de prendre sa place… ainsi le faux Alberto s'pérend de la fausse Bérénice. Qui est qui ? Qui trompe qui ? Dans ce jeu d'usurpateur, la vérité jaillit, inspirée par la sincérité des cœurs épris (ou piégés)…

Laurent Serrano met en scène cette burla rossinienne en soulignant sa nature musicale burlesque (burletta per musica), et rappelle combien le livret de Rossini s'inspire d'une pièce française, à succès – Le Prétendu par hasard– du poète Eugène Scribe, alors génie du vaudeville. Le metteur en scène promet de polir et ciseler sa lecture de la verve et du délire rossiniens, d'autant qu'il retrouve ainsi en mai 2019, la même équipe à Tourcoing, celle de l'Atelier lyrique déjà dirigée pour La cambiale di matrimonio, un autre sommet rossinien, mis en scène en janvier 2017. Nouvelle production événement à Tourcoing, confirmant la belle continuité de l'Atelier lyrique de Tourcoing, toujours pertinente, défricheuse, surprenante…

TOURCOING, Théâtre Municipal Raymond Devos

Gioacchino Rossini (1792-1868) : **L'Occasione fa il ladro,**

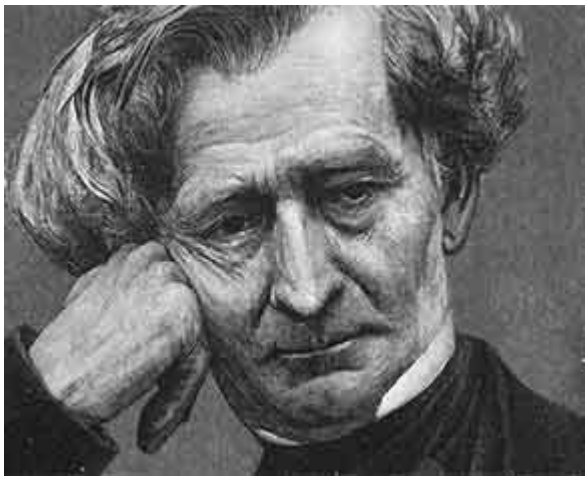
DU 17 AU 21 MAI 2019

RESERVEZ VOTRE PLACE ici / http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/spectacle/loccasione-fa-il-ladro/

CRÉATION
Dès 8 ans – 1h30
ITALIEN SURTITRE FRANÇAIS
L'Occasion fait le larron ou L'Échange de valise
Burletta per musica (farce en musique)
en un acte, créée au Teatro san Moisè de Venise le 24 novembre 1812
Livret de Luigi Prividalli
Basé sur le vaudeville d'Eugène Scribe le prétendu par hasard, ou l'occasion fait le larron

---

La Fantastique de BERLIOZ à l'Opéra de TOURS



TOURS, Opéra. Les 4, 5 mai 2019. BERLIOZ : Symphonie Fantastique. Samuel Jean dirige les musiciens de **l'Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours**, célébrant l'anniversaire Berlioz en 2019, son génie orchestral, sa stature d'architecte capable par les seuls instruments, de composer

ainsi un drame passionnel, amour tragique et maudit (le héros songe à la belle inaccessible, qu'elle s'appelle dans la vraie vie d'Hector, Estelle, Ophélie, Harriet…), et visions surnaturelles et orgiaques dont les grimaces et les soubresauts emportent toute la partition dans son dénouement spectaculaire et littéralement fantastique.

C'est le manifeste de tout un courant d'idées, un premier aboutissement de la révolution romantique en France: la Symphonie fantastique, composée et crée en 1830, rétablit sur le genre orchestral, la prééminence de la France dans l'écriture musicale, majoritairement dominée par les compositeurs germaniques, dans le sillon des Viennois, Mozart, Haydn, Beethoven, Schubert. Et si la Fantastique était outre cet ovni symphonique inclassable dans l'histoire de la musique européenne, la preuve qu'il existe bien une tradition symphonique en France jamais éteinte depuis… Rameau?

Symphonie visionnaire



A 27 ans, Berlioz (né en 1803) s'impose par sa ténacité créative (son père le voyait plutôt médecin comme lui), un sens nouveau du rythme, des mélodies puissantes où tout est chant (comme chez Chopin). Surtout, le compositeur porte très loin le relief caractérisé des instruments, la place du timbre, et les ressources des alliances entre pupitres. C'est un orchestrateur qui après Rameau, incarne cette exigence française de l'écriture et des combinaisons d'instruments, variant jusqu'à l'infini le chromatisme du paysage sonore. Créateur de l'orchestre moderne, Berlioz s'intéresse aussi, en expérimentateur audacieux, à la forme: il nous laisse 4 cycles symphoniques d'envergure, aussi libres et inventifs que les meilleurs symphonistes ultra-rhénans:
la Fantastique, Harold en Italie, Roméo et Juliette, la

Symphonie funèbre et triomphale, sans omettre Lelio ou le retour à la vie…
Il faudra d'ailleurs restituer le contexte de l'écriture française pour orchestre dont Berlioz porte très haut la tradition qui ne s'est jamais éteinte en réalité. Prenez par exemple l'oeuvre de George Onslow récemment réhabilité par le Centre de musique romantique française (Quatuors édité par Naïve par les Diotima), Symphonies redécouvertes lors du premier festival du Palazzetto Bru Zane à Venise, "aux origines du romantisme français"… en octobre 2009, restituant l'écriture de Jadin, Onslow, Hérold).

Episode symphonique
Berlioz en 1830 bouscule les habitudes. Le moins intégré des compositeurs parisiens interroge, surprend, dérange. Fortement autobiographique, la Fantastique devait à l'origine s'inscrire dans un ensemble en diptyque plus vaste, constituant avec Lelio ou le retour à la vie… , Episode de la vie d'un artiste (créé en 1832).
La Fantastique ne peut se comprendre sans la violente action dramatique que sous-tend son développement. Le fantastique dont il s'agit est le fruit des visions, délires, vertiges d'un homme amoureux malheureux, éconduit, suicidaire, sous l'action des drogues hallucinogènes. Si la Fantastique stigmatise l'asservissement de toute force psychique aux pulsions souterraines et noires, le second épisode (avec Lelio) s'élève vers la lumière, un retour à la vie où l'âme épuisée
mais quasi intacte du jeune homme peut à nouveau espérer …

Le 5 décembre 1830, la même année que la révolution théâtrale d'Hernani, le public parisien découvre la Fantastique, saisi par la violence, la sauvagerie voire l'impudeur du propos; 'audience parisienne s'insurge et crie au scandale.

PLAN de la Symphonie Fantastique
1. Rêveries et passions. Enivré par l'opium, le poète-musicien rêve de la femme idéale. A chaque évocation de l'élue, le

héros s’abandonne à une vision extatique: c’est l’idée fixe, aussi irrésistible qu’obsessionnelle.

2. Au bal, la figure aimée, présente mais inaccessible prend davantage d’importance.

3. Scène aux champs: probablement inspiré par la découverte récente de la Symphonie n°6 “Pastorale” de Beethoven, Berlioz développe pour son mouvement lent, une évocation pastorale (chant et duo du cor anglais et du hautbois), pause bucolique dont le plein air coloré et palpitant voire menaçant (grondements de l’orage sur les pas de la 6è de Beethoven) coupe avec l’introspection des scènes préalables;

4. Marche au supplice: le lugubre surgit dans une vision sanguinaire et fantastique où le poète pense avoir tué sa bien-aimée, comme proie angoissée et trop soumise aux drogues dont il
est la victime. L’évocation devient aigre et hideuse, objet d’un traitement orchestral d’une exceptionnelle orchestration (en syncopes, soubresauts, déflagrations.)… Dès sa création, ce morceau fut bissé par l’auditoire, effrayé par tant de justes secousses.

5. Songe d’une nuit de Sabbat
Le poète assiste à ses propres funérailles. L’idée fixe refait surface mais dénaturée sous le
prisme d’une sensibilité grimaçante, tel un air trivial désormais dissout dans une orgie satirique.

Atypique, porteuse d’avenir, la Symphonie Fantastique ouvre la musique vers son futur, dans l’audace et l’expérimentation: ce qu’a immédiatement reconnu Robert Schumann. Tous les grands romantiques, de Wagner à Liszt et jusqu’à Ricahrd Strauss ont une dette envers la
modernité sans égale de Berlioz.

TOURS, Opéra.
BERLIOZ : Symphonie Fantastique
Samedi 4 mai 2019 – 20h
Dimanche 5 mai 2019 – 17h

Direction musicale : **Samuel Jean**
Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours

RESERVEZ VOTRE PLACE
http://www.operadetours.fr/fantastique-4-5-mai

Olivier PENARD
Concerto pour Violoncelle et orchestre
Sonia Wieder-Atherton, violoncelle

Co-commande Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours Orchestre Régional Avignon-Provence, Orchestre régional de Cannes PACA

Hector BERLIOZ
Symphonie fantastique Op. 14,
Épisode de la vie d'un artiste

Conférences
Samedi 4 mai – 19h00
Dimanche 5 mai – 16h00
Grand Théâtre – Salle Jean Vilar
Entrée gratuite

Billetterie
Ouverture du mardi au samedi
10h30 à 13h00 / 14h00 à 17h45

02.47.60.20.20
theatre-billetterie@ville-tours.fr

Compte-Rendu, OPERA. Strasbourg, Palais de la Musique, le 25 avril 2019. Hector Berlioz : La Damnation de Faust. Spyres, Di Donato, Courjal, Duhamel / John Nelson.

COMPTE-RENDU, opéra. STRASBOURG, le 25 avril 2019. BERLIOZ : La Damnation de Faust. Spyres, Di Donato… Orch Phil Strasbourg, J Nelson. On était sorti ébloui du Palais de la Musique de Strasbourg – il y a deux ans- après l'exécution des **Troyens de Berlioz** donnés en version de concert dans le cadre d'un enregistrement effectué pour le label Erato. Deux ans plus tard, après l'incroyable succès de l'entreprise (le coffret a obtenu une avalanche de récompenses discographiques à sa sortie), c'est au tour de La Damnation de Faust d'être gravé en public, dans la même salle, avec le même chef (**John Nelson**), le même orchestre (**le Philharmonique de Strasbourg**), et les deux héros de la première captation : **Michael Spyres** en Faust et **Joyce Di Donato** en Marguerite.



A peine sorti des représentations du Postillon de Lonjumeau à l'Opéra-Comique (nous y étions / 30 mars 2019) où il vient de triompher dans le rôle-titre, l'extraordinaire ténor américain **Michael Spyres** subjugue à nouveau ce soir, en dépit d'une fatigue perceptible en fin de soirée, qui l'empêche de délivrer le redoutable air « Nature immense » avec le même incroyable aplomb que tout le reste. On admire néanmoins chez lui l'homogénéité de la tessiture, un timbre de toute beauté, la perfection de la diction, la suavité des accents et sa capacité à passer de la douceur à l'éclat. Il est et reste – à n'en pas douter – LE ténor berliozien de sa génération. Apparaissant sur scène dans une magnifique robe en soie bleue nuit, la grande **Joyce Di Donato** offre une Marguerite comme on l'attendait : sensuelle, ardente, d'une superbe ampleur, graduant avec soin son abandon dans sa romance du IV. Ses « hélas ! » qui concluent le sublime « D'amour l'ardente flamme » donnent le frisson (et font même monter les larmes de

certains…), et c’est un triomphe aussi incroyable que mérité qu’elle récolte au moment des saluts. Quant à la formidable basse française Nicolas Courjal, il se hisse au même niveau que ses partenaires, en composant un magistral Méphisto. Outre le fait de coller admirablement à la vocalité grandiose requise par le rôle, l’artiste ravit également par sa voix somptueusement et puissamment timbrée, son phrasé incisif et sa musicalité impeccable, à la ligne scrupuleusement contrôlée. Diable extraverti, insinuant, sardonique, inquiétant, menaçant, **Nicolas Courjal** possède beaucoup de charisme, comme il vient également de le prouver dans sa magnifique incarnation de Bertram dans Robert le Diable de Meyerbeer au Bozar de Bruxelles le mois dernier. Dans la partie de Brander, l’excellent baryton français **Alexandre Duhamel** n’est pas en reste qui, en vrai chanteur et vrai comédien qu’il est, renouvelle entièrement ce rôle bref, souvent saccagées par des voix épuisées.

SPYRES, DI DONATO, COURJAL Grand trio berliozien à Strasbourg



Grand chef berliozien devant l'Eternel, l'américain John Nelson dispose avec l'Orchestre Philharmonique se Strasbourg une phalange d'une ductilité parfaite, avec notamment des cordes d'un incroyable raffinement, des cuivres acérés et des harpes éthérées, mais surtout un alto et un cor solo capables d'une infinie tendresse lors des interventions de Marguerite, devenant ainsi de vrais protagonistes du drame. De leur côté, **le Chœur Gulbenkian** (dirigé par **Jorge Matta**) ainsi que **Les Petits chanteurs de Strasbourg** et **la Maîtrise de l'Opéra national du Rhin** (dirigés par Luciano Bibiloni) méritent eux aussi des éloges sans réserves. On retiendra l'humour dont le premier fait preuve dans la fameuse fugue des étudiants, délivrant l' « Amen » avec des sons nasillards et moqueurs, tandis que les seconds, spatialisés dans la salle pour les derniers accords, font preuve d'une douceur proprement angélique dans l'envolée finale.

Comme pour Les Troyens, le délire gagne la salle après de longues secondes d'un silence absolu qui est une plus belle récompense encore, et les rappels se multiplieront avant que l'audience ne se décide à enfin quitter les lieux….

Compte-Rendu, OPERA. Strasbourg, Palais de la Musique, le 25 avril 2019. Hector Berlioz : La Damnation de Faust. Spyres, Di

Donato, Courjal, Duhamel / John Nelson.

_____

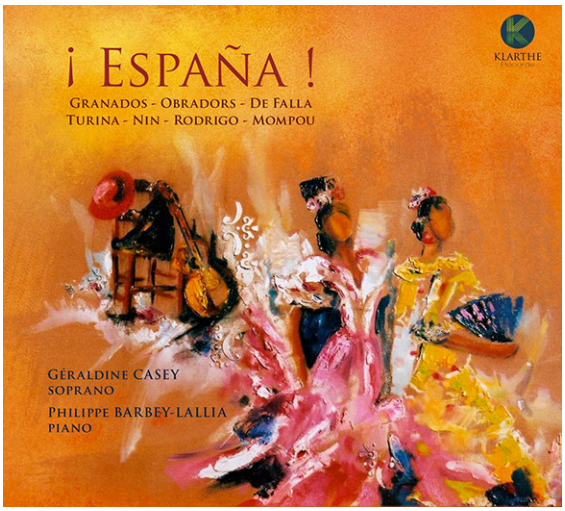
APPROFONDIR

LIRE aussi :

CRITIQUE, CD : Les Troyens de Berlioz par John Nelson (ERATO) – enregistrement live avril 2017

Compte rendu, opéra. NANTES, le 23 septembre 2017. BERLIOZ : LA DAMNATION DE FAUST. Spyres, Hunold, Alvaro, Bontoux… Roché – une autre incarnation de Faust par Michale Spyres en sept 2017 à NANTES

Entretien avec la soprano colorature Géraldine Casey



ENTRETIEN avec la soprano Géraldine CASEY, exploratrice / ambassadrice du verbe ibérique tel qu'il rayonne dans les mélodies des XIXè et XXè… Le label **Klarthe**, jamais en manque d'un choix artistique original, édite un programme riche en contrastes et couleurs (intitulé avec raison : « **ESPAÑA** ») où la cantatrice française cisèle l'esprit du drame et de la passion ibériques, le sens du rythme, l'intelligence et les intentions du verbe incarné… sans omettre tout un nuancier d'émotions et de sentiments mêlés parfois tragique, souvent tendres et amoureux… La cantatrice précise les grandes divas qui l'ont inspirée pour réaliser les défis de ce répertoire des plus exigeants…

CLASSIQUENEWS / CNC : En quoi est-il pertinent d'aborder les mélodies choisies pour soprano colorature, c'est à dire pour

votre voix ?

Géraldine Casey : On connait le répertoire de mélodies espagnoles surtout à travers des représentantes emblématiques telles Teresa Berganza, Victoria de los Angeles ou Montserrat Caballé, c'est-à-dire des voix de mezzo sopranos ou sopranos lyriques. Il suffit de constater la popularité des fameuses « Siete canciones populares » de Manuel de Falla, souvent enregistrées et diffusées auprès du grand public. Aux accents typiquement ibériques, elles sont expressément composées pour mezzo soprano.

Il est vrai que la référence au « cante jondo » (littéralement traduit chant rond) du flamenco dans ce répertoire est très présente, et pousserait à croire qu'il ne s'adresse qu'aux voix graves.

Or, nombreux sont les compositeurs espagnols qui ont écrit pour voix de soprano, leur permettant justement d'allier les références folkloriques à la musique dite plus « savante ». Il semblait intéressant de les faire mieux connaitre. Souvent certaines sont de vraies raretés au disque, comme les très belles mélodies de jeunesse de Manuel de Falla ou les pépites de Fernando Obradors

Cela donne une forme toute particulière de mélodies, dans laquelle la voix plus aigue peut exprimer la spiritualité et le raffinement de l'esprit et des textes emblématiques espagnols (la piquante morale de Cervantès dans les si aigus de Consejo d'Obradors ou la subtilité et les intonations du rapport mère/fille dans Preludios de Falla). Les vocalises typiquement coloratures permettent en outre d'imager des éléments essentiels de l'histoire comptée, comme le vol du papillon dans Elegie eterna de Granados, le rire dans De donde venis amore et le vent dans les arbres de De los alamos vengo de Rodrigo, ou encore l'insolence dans Coplas de Curro Dulce d'Obradors.

Soit certainement au final une grande liberté et une large palette de couleurs pour des voix étendues comme la mienne.

CLASSIQUENEWS / CNC : *A propos des textes de canciones, quels thèmes poétiques vous semblent spécifiques à l'âme espagnole ? Y a t il 1 / 2 pièces que vous trouvez particulièrement emblématiques ?*

Géraldine Casey :Le corpus littéraire invoqué dans le répertoire de mélodies espagnoles est tout simplement fantastique. Car au côté des thèmes folkloriques comme la séduction, les affres ou bonheurs de l'amour, la simple danse, vous trouvez les très belles poésies de Gustavo Adolfo Bécquer (1836-1870) ou Antonio de Trueba (1819-1899), ou encore celles des catalans Josep Janés (1913-1959) et Apel les Mestres (1854-1936), très connus en Espagne. Souvent reviennent les thèmes de l'action du temps dans nos vies, le rapport à la mort, mais aussi tout ce qui concerne l'indépendance et la liberté de l'être. Ce qui frappe finalement, c'est cette propension à la dualité « assumée » de la nature humaine, toute de fougue comme de subtilité, toute de vie comme de mort, toute d'amour signifiant joie et malheur à la fois.
Derrière un subtil raffinement du texte, utilisant souvent la métaphore, les thèmes sont abordés de manière forte, directe, entière, et souvent avec beaucoup d'humour.

Difficile d'isoler une ou deux œuvres parmi toute ces richesses, mais peut-être le chef d'œuvre « Damunt de tu nomes les flors » de Federico Mompou en est-il une synthèse, tout comme Preludios de de Falla déjà citée. Très typiques sont El majo discreto de Granados (en plus inspirée de tableaux de Goya) tout comme El Vito d'Obradors, au niveau de l'humour et

de l’insolence.

CLASSIQUENEWS / CNC : *A part Maria Barientos que vous évoquez dans le texte du livret, quelles sont les cantatrices modernes qui vous ont inspirées ? Sur le plan du style, des intonations, du caractère ?*

Géraldine Casey : J’avais bien sûr entendu Victoria de los Angeles (qui a eu la chance d’enregistrer nombre de mélodies de Mompou avec le compositeur lui-même) ou encore Teresa Berganza et Montserrat Caballé, toutes trois ardentes défenseurs du répertoire espagnol. Mais la vraie révélation est venue de Maria Bayo, qui chante énormément ce répertoire ainsi que la (peu connue en France) zarzuela (équivalent de notre opéra comique français). J’ai été touchée par la subtilité de cette voix de soprano léger dans un répertoire souvent uniquement associé au folklore. Elle m’a véritablement fait découvrir toute la finesse de l’inspiration de ces compositeurs des 19ème et 20ème siècles, tout en démontrant une liberté de style dans les affects et intonations de voix se rapprochant du flamenco (trilles typiques, exclamations, utilisation plus appuyée de la voix de poitrine). Avec une tessiture équivalente et un amour de l’Espagne car j’y ai vécu, je ne pouvais que m’engouffrer avec délectation sur ses pas ! Pilar Lorengar, plus ancienne, est aussi un maître en la matière, notamment au niveau de la justesse du texte et surtout du sous-texte. J’apprécie enfin le style simple et nuancé de Dania Rodriguez, qui cherche tout comme nous l’avons fait, à faire redécouvrir les raretés de ce répertoire.

Propose recueillis en avril 2019

LIRE aussi :



CD, critique. Géraldine Casey, soprano : ESPAÑA ! (1cd KLARTHE). Nous avions remarqué son cd Mozart : où son sens expressif et sa plasticité comme coloratoure savaient relire avec vivacité et investissement les airs redoutables écrits par Mozart… Klarthe édite un tout autre programme où la cantatrice française troque l'agilité et le legato mozartiens pour l'esprit de la couleur ibérique, le sens du rythme, l'intelligence et les intentions du verbe incarné… sans omettre, un épanchement nuancé dans la douleur, la pudeur blessée, ce tragique contenu et toujours digne, qui fait l'orgueil des héroïnes hispaniques… et aussi la profondeur souvent mal comprise de la majorité des pièces concernées.
Le choix de l'interprète se porte sur les mélodistes espagnols des XIXè et XXè, dont le travail ressuscite dans l'écriture « savante », la force et la sincérité des idiomes traditionnels et populaires. Comme le précise **Géraldine Casey** dans le texte de la notice, tous les compositeurs ainsi réunis sont pianistes (d'où le raffinement de l'accompagnement au clavier) ; ils sont tous marqués par l'impressionnisme des parisiens Debussy et Ravel, enrichissant encore la palette ibérique de nuances harmoniques à la française. Le jaillissement des sentiments se double ainsi d'une évocation très fine des situations et des climats qui portent les émotions du chant.

COMPTE-RENDU, opéra. TOURS, Opéra, le 27 avril 2019. KURT WEILL : Les 7 péchés capitaux. M Lenormand… Bleuse /Desbordes

COMPTE-RENDU, opéra. TOURS, Opéra, le 27 avril 2019. KURT WEILL : Les 7 péchés capitaux. M Lenormand… Bleuse /Desbordes. Petite réserve tout d'abord dans la conception même de la soirée. Malgré sa forme chaotique entre récital de chansons, revue, volets habituels du cabaret berlinois, la première partie de soirée (**Berliner Kabarett**) présente quelques superbes mélodies aux textes tout autant savoureux ; curieusement en dépit de la présence de l'orchestre en fond de scène, c'est au piano seul que trois chanteurs égrènent leur juste complainte entre poésie et désespoir, tous ont cette désillusion enchantée qui est la marque du théâtre aussi politique que délirant du duo **Weill / Brecht.**

Ainsi trois séquences sont mémorables en particulier ; citons « l'heure bleue » ou l'extase au bain, que chante et qu'incarne en un nirvana cosmétique, avec une suavité évanescente la pulpeuse **Marie Lenormand** ; plus ambiguë encore entre désespérance et visions glaçantes (de larmes et de

mort), « au fond de la Seine », est un splendide lamento, maîtrisé dans des tenues de notes impeccables et très investies par le ténor **Raphaël Jardin** ; plus sombre encore, après une critique acerbe contre l'hypocrisie démocratique, en clown grimaçant hystérique, l'excellente basse française **Frédéric Caton**, …lequel tombe le masque et exprime le deuil de la mère qui a perdu son fils dans les tranchées. Le ton est juste, le texte déchirant; ce tragique noir, acide, lugubre, surgissant comme une douche froide, est du plus puissant effet; comme si Weill et Brecht nous avaient séduits et trompés par ce qui précède sur le ton d'un divertissement sans gravité, pour nous infliger cette appel à conscience. Inoubliable. La voix naturelle de la basse, veloutée et toujours parfaitement intelligible (dans la grande tradition, et la seule exemplaire à ce jour, celle du diseur Francois Le Roux), fait vibrer le texte en une sincérité qui touche au cœur. Bravo l'artiste. Sous le masque d'un spectacle de pacotille, dans le mouvement d'une vacuité faite religion, s'impose à nous, le cri déchirant de ce chant dont texte et musique ressuscitent le dénuement et la profondeur de Schubert.

Ces perles sont les piliers d'un spectacle qui à partir de son prétexte sur l'ivresse consumériste des grands magasins se fait brûlot politique. Mais la forme éclatée qui s'apparente à une succession de numéros, sans liens apparents, et non intégrés dans une action continue, unitaire, se révèle à la peine, déroutante, décousue, un rien confuse. Serait-ce pour mieux nous préparer à la forme idéale, resserrée, continue de l'oeuvre qui suit et qui constitue le clou de la soirée : Les 7 péchés capitaux ? De fait la grande cohérence de la partition qui file à toute allure saisit immédiatement le spectateur.

Sœurs martyrs d’un spectacle parodique et politique



Rien avoir en effet dans ce cycle de 40 mn, mené tambour

battant tel un « road movie », et qui grâce au dispositif des instrumentistes placés derrière les chanteurs (qui ne sont plus sonorisés), révèle sa nature hautement symphonique. On se glisse dans le sprachgesang de la même **Marie Lenormand**, tout en confort et en naturel. Son intonation est juste et la couleur du chant mêle les espérances de la conteuse Anna I, spectatrice et narratrice des avatars des deux Sisters, et la plainte lancinante de celle qui compte les mille humiliations et sévices (surtout sexuels) dont elles sont victimes (surtout Anna II) qui est un personnage non chanté mais dansé : dans ce dernier rôle on distingue la performance de la danseuse **Fanny Aguado** dont postures et poses convoquent une lolita allumée, dévergondée et ingénue, une Lulu bis, diverses facettes d'une jeunette prête à tout pour vendre ses charmes.
Les vrais responsables de ce jeu de dupes sont les parents et les (deux) frères des deux Anna, sœurs martyrs, prostituées dominées, consentantes, dont les revenus réguliers financent la petite maison familiale en Louisiane au bord du Mississipi. Le rêve et l'idéal tant défendus relèvent peu a peu du cauchemar mais aussi dans le spectacle, dévoile l'hypocrisie bien pensante qu'incarne à la façon d'un chœur répétitif, scandant chaque tableau des péchés (« *Seigneur illumine tes fidèles, mène-les vers la prospérité* »), les 4 membres de la famille.
Impeccable en ce sens la mère du même **Frédéric Caton** : il/elle brandit le crucifix pour mieux envelopper ses turpitudes de mère proxénète.



On ne saurait trop souligner la réussite d’une telle partition, musicalement splendide, dramatiquement prenante ; les auteurs y développent les thèmes désormais structurels de leur travail sur la scène : dénonciation de l’exploitation de l’homme par l’homme, hypocrisie bourgeoise, fausse morale, fausse religion ; et toujours cette tension et ce lugubre voire cette inquiétude souterraine qui doublent chaque situation. On a le sentiment qu’à chaque avancée dans cette chevauchée fantastique, c’est l’humanité et la beauté du monde qu’on assassine. La musique est subtile et ambiguë, troublante souvent déchirante. Le livret à rebours d’une dénonciation en règle de la barbarie et des turpitudes humaines, nous parle bien de l’humain.
En réalité, Brecht, toujours mordant, tout en dénonçant les 7 péchés capitaux, démontre qu’en les appliquant strictement, –

tentation légitime, les deux sœurs montent les échelons et amassent toujours un peu plus. Le monde est ainsi corrompu qu'il faille simplement appliquer les 7 tares pour réussir et s'enrichir.



La première partie qui dure presque 1h30, souligne le climat

et le contexte des spectacles de Weill et Brecht alors en transit à Paris après l'échec des idéaux de la République de Weimar.
On ne cesse de penser tout au long de la soirée à l'apocalypse collectif et sociétal des années 1930 en Allemagne… les arts du spectacle pourtant clairvoyants alors, se sont confrontés à une sorte d'aveuglement et de fatalisme général. Un état de soumission inscrit dans l'air du temps… Un parallèle avec nos démocraties mourantes en Europe ?
Voila qui fait même du choix de Weill / Brecht, à Tours en avril 2019, à quelques semaines des élections européennes, un acte politique. Déjà Brecht et Weill avaient épingler le danger des faux démocrates et des vrais démagogues populistes. **Approche visionnaire, et spectacle passionnant.**



_____

COMPTE-RENDU, opéra. TOURS, Opéra, le 27 avril 2019. KURT WEILL : Les 7 péchés capitaux. Marie Lenormand… Bleuse /Desbordes

KURT WEILL : Les 7 péchés capitaux
Créé le 7 juin 1933 au Théâtre des Champs-Élysées
Textes de Bertolt Brecht
Précédés de **Berliner Kabarett**

Nouvelle production de l'Opéra de Tours

Avec
Anna Marie Lenormand
La Mère Frédéric Caton
Le Père Carl Ghazarossian
Les Frères Jean-Gabriel Saint Martin, Raphaël Jardin
Danseuse et chorégraphe Fanny Aguado

Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours
Direction musicale:Pierre Bleuse
Mise en scène:Olivier Desbordes

Costumes: Patrice Gouron
Lumière: Joël Fabing
Décors: Opéra de Tours

Illustrations : © Sandra Daveau / 7 péchés capitaux Kurt WEILL à l'Opéra de Tours

COMPTE-RENDU, opéra. AVIGNON, Opéra Confluence, 27 avril 2019. GANNE : Les Saltimbanques. Alexandre Piquion / Mireille Larroche

COMPTE-RENDU, opéra. AVIGNON, Opéra Confluence, 27 avril 2019. GANNE : Les Saltimbanques. Alexandre Piquion / Mireille Larroche. Louis Ganne, élève de Dubois et de Franck, mérite davantage de considération, tout comme André Messager, avec lequel il partage l'élégance, le bon goût et l'humour, comme les qualités d'écriture dramatique et lyrique. On se souvenait de la mise en scène par **Mireille Larroche** d'Ariane à Naxos, comme d'une Madame Butterfly, qui fut largement reprise. On attendait donc sa lecture des Saltimbanques. La note d'intention ne manquait pas d'éveiller la curiosité, mêlée de scepticisme.

Saltimbanques et intermittents du spectacle

La mise en scène, engagée, interroge le public sur « le statut du spectacle vivant et la place du comédien dans nos sociétés. Tantôt « saltimbanque » « fainéant », « assisté », rejeté au ban de la société, tantôt « adulé » « vénéré » jusqu'à l'hystérie, « hyper marchandisé », et intégré dans le système économique et politique dominant, l'artiste de spectacle vivant peut-il survivre aujourd'hui ? Sa pratique a-t-elle encore un sens ? » écrit la metteuse en scène. L'action ne risquait-elle pas d'être décentrée des amours de Suzanne à une peinture sociale naturaliste, proche de celles de Zola et Bruneau ? Même s'il réserve de multiples occasions au compositeur d'écrire des pages séduisantes, enlevées, colorées, le livret original est daté, un peu niais, complètement décalé. On pouvait craindre que l'aimable divertissement perde quelque peu sa verve, son entrain, sa légèreté. Le premier acte, sombre, tendu, où le misérable cirque cherche à se produire dans une banlieue laide, désespérante, nous entraîne loin de ce climat original, léger, spirituel. Ne nous sommes-nous pas fourvoyés ? Le deuxième acte se déroule toujours en Normandie, mais sur une plage du débarquement (propre à permettre de restituer les passages militaires de l'original), où a lieu un tournage. Le dernier nous plonge dans le monde du show télé et du music-hall. André, le séduisant lieutenant de la version originale, fait ici tous les boulots, avant que le mystère de la naissance de Suzanne soit dévoilé. Le Comte des Etiquettes s'est mué en un producteur (société « de l'Etiquette »). Pour autant, le dénouement nous réserve une heureuse surprise dont on ne dira rien. Passé le premier acte, l'esprit est bien là, enjoué, spirituel et tendre, comme le pittoresque, avec de magnifiques tableaux, toujours animés, où artistes circassiens, danseurs, musiciens et choristes composent des scènes plus spectaculaires les unes que les autres. La transposition de la

mise en scène est ici l'occasion de donner à chacun des personnages une épaisseur psychologique dont le livret original les privait. Décors, costumes, éclairages permettent de beaux numéros, riches en mouvement et en couleurs.
Outre l'interversion de certains numéros, justifiée par le nouveau livret, la partition subit ponctuellement une mise à jour stylistique. Certains rythmes, les danses, sont modernisés, l'accompagnement confié à l'orchestre ou aux musiciens de scène enrichissent l'œuvre et lui donnent une nouvelle cohérence. On n'échappe pas toujours aux flons-flons, assortis de grosse caisse, cymbales, comme de cuivres bombant le torse, musique de cirque et musique militaire obligent. Cependant, la partition nous réserve des moments délicieux d'émotion, de tendresse mélancolique, d'une écriture toujours soignée, voire raffinée, assortis de danses enlevées, de couplets toujours agréables, qui s'inscrivent sans peine dans la mémoire du spectateur. Jamais une once de vulgarité, une orchestration dans la descendance de celle de Carmen (Suzon serait-elle une lointaine cousine de la gitane ?), cette musique, d'une qualité indiscutable, réalise parfois des miracles (ballet du finale du deuxième acte, par exemple).


CAEN
Cédric & Mickaël / STUDIO DELESTRADE


CAEN
Cédric & Mickaël / STUDIO DELESTRADE


Cédric & Mickaël / STUDIO DELESTRADE

La distribution est riche en nombre comme en compétences, d'autant que chacun chante, joue, danse, joue de tel instrument, jongle ou pratique des exercices acrobatiques, qu'il soit chanteur, danseur, choriste, artiste circassien ou musicien. Seule réserve, minime : Certains dialogues sonnent faux, les chanteurs ne sont pas également comédiens. Si Malicorne (Alain Itlis) réussit dans chacun des registres, voix sonore, toujours intelligible, il n'en va pas toujours de même pour ses comparses. Ainsi, Dima Bawab, dont on admire toujours le chant comme la présence est-elle desservie ce soir par une voix parlée ingrate. Mais là n'est pas l'essentiel. Sa stature, sa fraîcheur sont en totale adéquation avec cette jeune Suzon, qu'elle incarne remarquablement. Marion est chantée par Ségolène Bolard, à la voix chaleureuse et sonore, excellente comédienne. Le brave Grand Pingouin, l'Hercule de la troupe, c'est Frédéric Cornille, dont la voix et la corpulence sont idéales dans cet emploi. Cyril Héritier campe un Paillasse touchant, et les quelques accidents de son dernier air sont à mettre sur le compte de la détresse, communicative, du personnage. Madame Malicorne a l'autorité vocale et physique requise. André, ici séducteur imbu de sa personne, est Jean-François Baron, dont la voix est bien placée. Une distribution cohérente, homogène, y compris dans les nombreux petits rôles que l'on ne citera pas. Le chœur est solide, pleinement engagé, qui participe à de très nombreuses scènes.

Plus familier de la direction de chœur que de l'orchestre, Alexandre Piquion fait montre de réelles qualités à la tête de l'Orchestre Régional Avignon-Provence. Il illustre fort bien l'entrain, la drôlerie, comme le charme et la finesse de cette partition colorée, légère sans vulgarité.

Une soirée dont chacun sort heureux, parfois ému, les

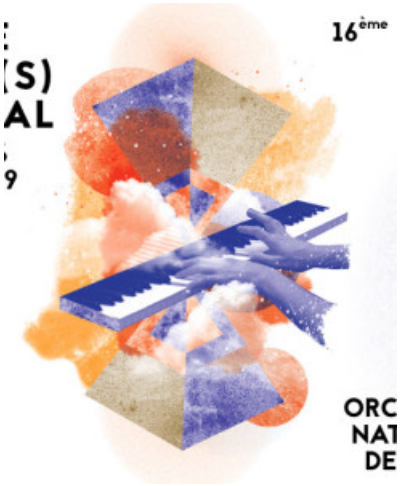
chaleureuses acclamations en témoignent.

_____

COMPTE-RENDU, opéra. AVIGNON, Opéra Confluence, 27 avril 2019. GANNE : Les Saltimbanques. Alexandre Piquion / Mireille Larroche. Crédit photographique © Opéra Grand Avignon / Studio Delestrade

---

LILLE, festival LILLE PIANO(S) FESTIVAL : 14,15,16 juin 2019



LILLE, festival LILLE PIANO(S) FESTIVAL : 14,15,16 juin 2019. Mi juin 2019, le festival PIANO(S) LILLE FESTIVAL fête ses 15 ans. En un grand WEEK END festif et éclectique (vendredi 14, samedi 16 et dimanche 16 juin 2019), l'Orchestre national de Lille fête le piano et les claviers à LILLE. Déjà 15 ans de célébrations des claviers, de mélanges de formes, de découvertes et de savants dosages entre les profils invités. L'éclectisme et l'ouverture ont façonné depuis ses débuts, un festival singulier qui rayonne au sein du Nouveau Siècle (écrin cœur de ville qui est la résidence de l'Orchestre National de Lille : le superbe auditorium, la salle Québec,…), mais aussi dans divers lieux de Lille (Gare Saint-Sauveur, Conservatoire, palais des Beaux-arts, ND de la Treille,…) et jusqu'à l'Abbaye de Vaucelles. Les lieux divers et leurs acoustiques plurielles redéfinissent aussi un autre rapport au concert, de nouvelles expériences sonores.

Jean-Claude CASADESUS, directeur fondateur de l'Orchestre National de Lille, a conçu une programmation multiple qui prend en compte la géographie lilloise, et aussi la diversité des publics désireux d'enrichir encore et encore leur expérience du concert de clavier, le piano bien sûr sous toutes ses formes (concertos pour orchestre, avec le National de Lille, le vendredi 14 juin 2019 à 21 dans l'auditorium du Nouveau siècle : n°1 de Liszt avec **Louis Schwizgebel** ; n°5 dit l'égyptien de Saint-Saëns avec **Bertrand Chamayou** / Concertos n°27 et 24 de Mozart par **Adam Laloum** le samedi 15 juin, même lieu, à 18h30…) ; en récital solo (Beethoven, Chopin, Paderewski,… par **Nelson Freire**, le 15 juin, même lieu, 20h30 / **Pascal Amoyel**, récital Liszt, le 16 juin au Conservatoire à 14h / **Lise de la Salle** : récital « Paris, ville lumière » : Mozart, Ravel… dim 16 juin, Nouveau Siècle, 17h30 / ou encore **Boris Giltburg** dans les Préludes de Rachmaninov, le 16 juin au Conservatoire, 16h / ou **Denis Kozhukhin** dans Gershwin, Grieg,

Abbaye de Vaucelles, le 16 juin à 17h…)…
Place au Jazz aussi (**Rhoda Scott et Jacky Terrasson**, le 16, Nouveau Siècle, salle Québec, 19h), au tango (**Astoria Tango**, le 15 juin, Nouveau Siècle, salle Québec, 19h30); place à l'impro en duo, libre, délirante (**Thomas Enco / Vassilena Serafimova** : BACH, compositions & improvisations, le 16 juin, Abbaye de Vaucelles, salle des moines à 11h)…
Le clavier revêt bien d'autres formes et de styles (orgue à ND de la Treille, le 14 juin à 19h : **Thierry Escaich** joue Elgar, Franck… et lui-même… / récital de **Jean-Luc HO**, clavicorde sur pieds, le 16 juin, Abbaye de Vaucelles, 13h / …).
Les entrées sont multiples pour réussir votre parcours à **LILLE PIANO(S) FESTIVAL**. On aurait pu citer bien d'autres artistes et programmes prometteurs parmi une offre aussi équilibrée que complète…. Cette 15è édition est exceptionnelle par sa diversité et le tempérament des artistes conviés. De quoi passer à Lille, un séjour inoubliable. Edition incontournable d'un festival à bien des égards … exemplaire.



_____

LILLE PIANO(S) FESTIVAL, les 14, 15 et 16 juin 2019. 16 ème édition. Toutes les informations, les programmes, les artistes présents, les orchestres participants… sur le site LILLEPIANOSFESTIVAL.FR

https://www.lillepianosfestival.fr/2019/

PARIS, Salle Cortot, le 5 avril 2019. ALBERT ROUSSEL, Conférence et concert (Damien TOP, Daniel KAWKA)



PARIS, Salle Cortot, le 5 avril 2019. ALBERT ROUSSEL, Conférence et concert (Damein TOP, Daniel KAWKA). Formidable célébration Salle Cortot du génie d'**Albert Roussel** : 2019 marque le **150 ème anniversaire** du compositeur français (il est né à Tourcoing, le 5 avril 1869). Un cas toujours surprenant d'un auteur exceptionnel, toujours mésestimé, perpétuel méconnu des producteurs et des directeurs des théâtres et des salles de concerts… quand sa musique vaut naturellement celle des plus grands, Debussy ou Ravel. Musique de chambre, opéras, symphonies, ballets, … et mélodies, car la conférence qui ouvre la soirée (sur le thème : « L'univers poétique de Roussel ») met l'accent non sans raison sur la passion de Roussel pour les textes et son goût de la poésie dont témoignent ses amitiés et ses mélodies.
Grand spécialiste de Roussel, chef d'orchestre, chanteur et biographe remarqué, **Damien Top** (qui avait participé à la production de l'opéra Pâdmavatî au Châtelet) rétablit ainsi la place du texte, la figure des écrivains et poètes dans la chronologie des œuvres ; le futur officier de la Marine savait déjà voyager par l'esprit en lisant Jules Verne…
Lionel des Rieux, Arnaud Sylvestre, Laurent Tailhade, Lecomte de Lisle, surtout Henri de Régnier, son double poétique, sans omettre les plus tardifs, Maurice Carême ou André Fortin… Chacun lui permet d'affiner son rapport à la nature… une approche de plus en plus ciselée qui se réalisera bientôt grâce à son voyage jusqu'aux Indes et au Cambodge, voyage de noces après son mariage avec Blanche en 1908. Le Festin de l'Araignée puis surtout Pâdmavâti mettent en forme toutes les évocations fortement éprouvées sur le motif à travers ses explorations et ses voyages.

Les noms s'enchaînent ; et l'on mesure mieux combien l'idéal esthétique de Roussel a pu se réaliser dans la recherche

constante des affinités, entre verbe et musique.
Damien Top révèle de l'intérieur un parcours personnel et original, jalonné de lectures formatrices, de rencontres stimulantes. Les œuvres, rares, concentrées, attestent la quête et les valeurs d'un esprit perfectionniste, génie de la forme, et aussi expérimentateur, comme en témoignent le choix de ses ballets et des opéras : La Naissance de la lyre qui puise aux racines de la civilisation occidentale, jusqu'à l'humour délirant mais politiquement caustique (contre l'hypocrisie de la bourgeoisie bien pensante) : le Testament de la Tante Caroline, une pochade qui reste inclassable dans le paysage lyrique français (et que les parisiens pourront applaudir à PARIS, au Théâtre Athénée Louis-Jouvet, du 6 au 13 juin 2019.



Puis vient le concert, avec la participations des élèves instrumentistes de l'Ecole normale de musique, sous la direction de Daniel Kawka : soit 5 instrumentistes en phase, habiles et suggestifs dans l'art des évocations oniriques telles que les a magistralement élaborées l'auteur du si

subtil Festin de l'Araignée.

Damien Top a pris soin de faire écho à sa conférence préalable dans le choix des pièces ainsi présentées : Sérénade opus 30 avec poèmes d'Henri de Régnier (1925) ; puis Le Marchand de sable qui passe, texte de Georges Jean Aubry – dits magnifiquement par **Michel Favory**, sociétaire honoraire de la Comédie Française. Le triptyque de la **Sérénade** enchante littéralement par la texture liquide, scintillante de la musique conçue par Roussel : le caractère musical de chaque pièce suit le sens et le développement de chaque poème : « Fête d'eau », « Pour que la nuit soit douce, les roses… », « Voici l'aube… »; il le sublime par la justesse octueuse des climats harmoniques : rien n'est superflu s'il ne sert et enrichit la trame onirique qui porte au songe, à l'enchantement ; Roussel est dans la clarté éloquente de son écriture, un voluptueux magicien, comme… Ravel.

On retrouve dans la musique de scène du **Marchand de sable qui passe** (1908), tous les caractères emblématiques de la musique rousselienne : la finesse, l'infinie subtilité, l'appel au rêve ; même à un seul personnage (quand l'action en nécessite trois : le marchand – wanderer et le couple amoureux), le texte prend son essor, porté par la qualité de l'écriture musicale que l'on découvre ici dans sa forme originale (flûte, clarinette, cor, violon 1 et violon 2, alto, violoncelle, contrebasse, harpe).
Le premier extrait exprime la texture de la sensualité rêveuse, comme une belle endormie qui revient à la vie : le solitaire banni, promeneur / observateur paraît dans cet épisode introductif qui s'approche de l'ouverture de Capriccio de R Strauss… la séquence suivante plonge dans le mystère de l'amour ; elle exprime aussi plus subtilement, l'incrédulité du passeur, un rien cynique, qui cependant s'émeut lui-même du miracle de l'amour… Roussel qui est un grand rêveur amoureux lui-même, sait enchanter à travers les paroles du Marchand, son double ; il se dévoile : c'est un enchanteur dont le

charme suscite l'émergence de l'amour (il est « semeur d'amour ») ou a minima, le retour à l'innocence de l'enfance. La flûte aux volutes proches du Faune de Debussy (comme nous l'a signalé non sans raison Daniel Kawka), chante l'œuvre du Mage enivré… Comme une énigme qui se résout, l'homme énigmatique lève le voile (effusion de la flûte, pudeur du quatuor à cordes)…
Le chef veille aux équilibres sonores ; respecte la finesse dynamique élaborée par Roussel, mais il est vrai que **Daniel Kawka** est un rousselien de la première; lui qui a défendu sa thèse ici même à l'école normale de musique, sur Roussel dans la classe d'orchestre. Les célébrations Roussel sont rares cette année malgré son anniversaire. Grâce à Damien Top en voici un premier volet, avant le lancement de son festival international Albert Roussel à venir du 21 sept au 25 novembre 2019. A suivre.

COMPTE RENDU, conférence, concert. PARIS, le 5 avril 2019 (Salle Cortot) : L'univers poétique d'Albert Roussel – Sérénade opus 30, Le marchand de sable qui passe. Michel Favory, récitant. Elèves de l'Ecole normale de musique (Giulia-Deniz Unel, flûte – Emiliano Mendoza, clarinette – David Somoza, cor -Waka Hadame, violon 1 – Alban Marceau, violon 2 – Ayako Tahara, alto – Sin Hye Lee, violoncelle – Venancio Rodrigues contrebasse – Mitsumi Okamoto, harpe) – Daniel Kawka, direction.

APPROFONDIR

LIRE la biographie d'ALBERT ROUSSEL par Damien TOP
http://www.classiquenews.com/livres-compte-rendu-critique-albert-roussel-par-damien-top-bleu-nuit-editeur-collection-horizons/

VISITEZ le site du Festival international Albert ROUSSEL 2019
http://ciar.e-monsite.com/pages/festival/festival-2019/

ROUSSEL : Le testament de la tante Caroline
Paris, Athénée Théâtre L jouvet, 6 < 13 juin 2019
Par les Frivolités parisiennes…
https://www.athenee-theatre.com/saison/spectacle/le_testament_de_la_tante_caroline.htm

---

Baroque italien : aux origines de l'opéra, le mythe d'Orphée



ARTE, dim 2 juin 2019, 18h. Baroque italien à Versailles. La naissance de l'opéra italien, au XVIIè (Seicento) dans les cours de Florence et de Mantoue, sous les ors de la Galerie des Glaces. Œuvres de Monteverdi, Caccini, Malvezzi… En 1607 est créé le premier opéra « moderne » de l'histoire musicale, L'Orfeo de **Claudio Monteverdi** pour l'ouverture du carnaval à Mantoue, une œuvre pionnière, ovni lyrique, entre Renaissance et recitar cantando, dont la puissance ne cesse de fasciner musiciens et mélomanes plus de quatre cents ans plus

tard.

Dans quel contexte un tel chef-d'œuvre a-t-il pu naître ? La question et la réponse qu'elle appelle, est à l'origine de ce concert. Présentation par ARTE : « L'Italie du XVIème siècle est un véritable laboratoire de recherche musicale : recherche sur l'espace sonore et la spatialisation du son, travail en commun des poètes et des compositeurs! L'époque est follement libre, et tout est fait pour provoquer la stupéfaction et l'émerveillement sur l'auditoire. Les cours rivalisent en inventant des fêtes toujours plus luxueuses, où tous les arts sont réunis. Pour les compositeurs, ces événements représentent l'occasion unique de faire entendre leurs dernières innovations musicales.C'est ainsi que tous les ingrédients sont en place pour la naissance d'un nouveau genre, l'opéra ! ».



Le spectacle pluridisciplinaire « Stravaganza d'Amore! » évoque les splendeurs et le raffinement du spectacle de cour entourant les prémices de l'opéra italien : y dialoguent Monteverdi et ses contemporains oubliés Malvezzi, Da Gagliano, et tous les autres… Le programme très varié mêle les formes diverses (intermèdes lyriques, Sinfonia et Toccata, madrigaux, opéras) recomposées tel un nouvel opéra imaginaire autour de la fable d'Orphée : le poète de Thrace qui s'accompagnait de sa lyre, déclamait avec une telle séduction… qu'il réussit à émouvoir jusqu'au dieu des enfers Pluton (en réalité l'épouse de ce dernier, Proserpine). Orphée put ainsi récupérer sa femme, Eurydice. Le mythe orphique est donc indissociable de la naissance de l'opéra. Dans le chant d'Orphée, sa plainte, déploration et déclaration,expose désormais ses propres sentiments (affetti), au cœur des recherches des compositeurs de la Renaissance et

des premiers auteurs lyriques à Florence…

Dimanche 2 juin 2019
18h15 : SOIREE BAROQUE ITALIENNE A VERSAILLES STRAVAGANZA D'AMORE

(2019-43') Avec les jeunes espoirs du chant français baroque : Lea Desandre, Eva Zaïcik, Lucile Richardot ,Davy Cornillot, Emiliano Gonzalez Toro, Zachary Wilder, Nicolas Brooymans / Pygmalion, direction Raphaël Pichon. Filmé à la Galerie des Glaces du Château de Versailles, le 11 février 2019 .

CD événement, critique. TROIS FRERES DE L'ORAGE : Quatuors de Schulhoff et Haas, Thème et Variations de Krása – Quatuor Béla (1 cd Klarthe records)

CD événement, critique. TROIS FRERES DE L'ORAGE : Quatuors de Schulhoff et Haas, Thème et Variations de Krása – Quatuor Béla (1 cd Klarthe records). En rendant hommage au génie de 3 compositeurs juifs martyrisés par les nazis, les quatre instrumentistes du **Quatuor Béla**, plutôt inspirés, signent ici l'un de leurs meilleurs albums. L'auditeur saisi prendra bénéfice à écouter et réécouter les 3 pièces magistrales (en éloquence expressive comme en gravité hyperélégante) qui composent ce programme inédit. Saluons derechef le label Klarthe de soutenir une initiative

courageuse et défricheuse qui nourrit encore le répertoire pour quatuor à cordes. Car il s'agit bien de 3 œuvres au fort pouvoir attractif. D'abord le titre : « Trois frères de l'orage »… On aura donc compris que les trois frères sont ici compositeurs, et que l'orage dont il est question, plonge au cœur de l'enfer terrestre, les camps de déportation et d'extermination nazis. Comme 3 lotus émergeant des eaux (troubles), jaillissent la matière et la texture somptueuse de 3 partitions des plus subtiles.

De **Erwin Schulhoff** – musicien précoce encouragé par Dvorak, c'est surtout l'Allegretto con moto qui saisit par son caractère de rêve halluciné, à la fois enchanté et aussi inquiet (« *con malincolia grotesca*) ; le grotesque presque grimaçant s'entend aussi dans la cadence *alla slovacca* de l'Allegro qui suit, et qui affirme la même capacité du compositeur (mort dans les camps en 1942), à caractériser dans la profondeur et la fausse insouciance. Ce double registre est magnifiquement exprimé par les quatre instrumentistes du Quatuor Béla. Il reste hallucinant au sens strict de penser à la richesse poétique de ce **premier Quatuor à cordes de 1924** – donc écrit à 30 ans, à la fois enivré, éperdu, enchanté, d'une sourde inquiétude qui écarte tout décoratif et tout épanchement artificiel. L'idée de l'Andante pour conclusion ne laisse pas d'interroger sur le sens profond de cette partition en tout point captivante et idéalement défendue. La ligne précise, nerveuse, lumineuse comme la braise, électrise sa texture secrète et suractive. Belle révélation. Ce dernier morceau est un nocturne semé d'éclairs, de blessures, d'angoissantes aspérités, de tenaces questions : faudrait-il percevoir dans ces entrelacs harmoniques et mélodiques, à la fois désirants et intimes, intranquilles et comme en attente… , l'annonce des conditions abjectes de la mort de son auteur, décédé de tuberculose en déportation (à Weißenburg, Bavière) ?



Mêmes paysages et tableaux riches en climats contrastés, et souvent d'une souterraine inquiétude chez **Pavel Haas**, mort en 1944 (dans les chambres à gaz d'Auschwitz), dont témoigne la riche narrativité de son **Quatuor n°2 de 1925**. Haas fait partie des musiciens juifs du camp de Terezin dès 1941, rejoint par Krása en août 1942. Terezin est cette barbarie incarnée, tenue, exploitée par les nazis comme « camp modèle » où les artistes juifs assurent malgré leur détention et leur souffrance, une activité musicale débordante, d'un incomparable éclat : chacun y a tracé son chant du cygne, au bord du précipice. Mais 20 ans avant sa disparition, Haas éblouit déjà par la profondeur étincelante et scintillante de son écriture, entre impressionnisme et expressionnisme (syncopes quasi humaine de « Calèche, cocher, cheval » dont la course s'apparente à une foulée infernale, dansante aux stridences … frénétiques). S'y concentre et s'y déploie une sensibilité active presque âpre, curieuse des phénomènes naturels (campagne, oiseaux, lune) et des grands bouleversements intimes (nuit de plaisir : « nuit sauvage », son ultime mouvement) : la franchise et la sincérité de l'écriture touchent directement ; d'autant que le Quatuor Béla trouve constamment le ton juste, l'intonation ciselée et intérieure (rêverie voluptueuse et mystérieuse de « La lune et moi »), mais aussi articulée, exprimant les vertiges et les espérances d'une partition à la fois éblouissante et profonde, sombre et incandescente. On reste constamment séduits, captivés par la riche pâte sonore, onctueuse, mordante des Béla, manifestement inspirés par l'écriture de Haas.

Le « **Thème et Variations 1 à 6** » **de Hans Krása de 1936** (composés à 37 ans) exprime une même maîtrise de la forme, enrichie par un goût aigu du timbre, de la vivacité rythmique (culture éloquente des ruptures, des articulations et des accents différenciés, renouvelés, en contrastes et surprise

constante). La finesse du son des Béla, leur agilité funambule font merveille dans une partition très séduisante par le fini de sa forme, et le soin à varier les climats comme les effets expressifs. Pour autant, l'œuvre mêle hauteur onirique et sourde inquiétude quant à son sens et sa finitude : Krása la retrouva de mémoire à Terezin en 1944 où elle fut jouée ainsi l'année de son assassinat à Auschwitz. L'horreur qui sous-tend chaque accent dans chaque séquence, ajoute à l'expressionnisme glaçant de l'oeuvre, comme sublimée encore par l'articulation somptueuse et le surcroît de sincérité et d'humanité que savent lui apporter les quatre instrumentistes. Superbe réalisation pour un programme bouleversant. Evidemment le CLIC de CLASSIQUENEWS.

CD événement, critique. TROIS FRERES DE L'ORAGE : Quatuors de Schulhoff et Haas, Thème et Variations de Krása – Quatuor Béla (1 cd **Klarthe records**). CLIC de classiquenews d'avril 2019.

CD événement,critique. 3FRERES DE L'ORAGE: Schulhoff, Haas, Krása – Quatuor Béla (1cd Klarthe).@CLASSIQUENEWS